

LE NOUVEAU
MERCURE
GALANT,
CONTENANT LES
Nouvelles du mois d'Aouſt
1677. & pluſieurs autres.

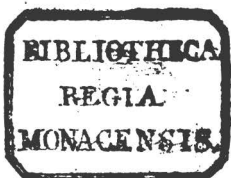
TOME VI.



Suivant la Copie imprimée

A PARIS,

Chez la Veuve O. DE VARENNES,
au Palais, dans la Salle Royale,
au Vase d'Or, 1677.



PARIS
BIBLIOTHEQUE
NATIONALE
DE FRANCE

NOUVEAU MERCURE GALANT.

TOME VI.



AM AIS commerce n'a tant fait d'éclat que le nostre, tout Paris en parla, toute la France s'en entretient, il fait du bruit jusques dans les Pais les plus éloignez, & cependant la médifance n'en dit rien : il satisfait les plus critiques, & tout le monde en souhaite la continuation & nous en donne si publiquement des marques, & avec des manieres si obligeantes, que nous manquerions de reconnoissances envers un nombre infiny de Personnes du plus haut merite, si nous interrompions un commerce qui plaist à tout ce qu'il y a de plus Illustré dans le monde. Apres tant d'ap-

plaudissemens si souvent réitérez , je
 vay , Madame , faire de nouveaux
 efforts , pour ne vous mander rien
 qui ne soit digne de vostre curiosité, &
 je suis seur que tout ce qui aura le
 bonheur de vous plaire, sera estimé de
 toutes les Personnes de bon goust. Je
 commence par un Madrigal dont on
 dit icy beaucoup de bien. Je n'en con-
 noy pas l'Autheur , mais son Ouvra-
 ge marque assez qu'il a de l'esprit, sans
 qu'il soit necessaire de rien dire de plus
 pour le faire croire.

LE BERGER ET LE PESCHEUR.

MADRIGAL.

UN Berger des Costeaux , contre un Pescheur
 de Loire ,

*Disputoit un jour la gloire
 Des faveurs dont l'Amour daignoit les parta-
 ger.*

*Un Pescheur , disoit-il , peut-il se soulager,
 Lors qu'un tendre amour le presse ?
 Je veux qu'il ait une Maîtresse,*

Mais

Mais a t-il l'heure du Berger ?

*Ab, luy dit le Pescheur, quelle erreur est la
tienne ?*

Vn Berger a son heure, un Pescheur a la sienne;

Car lors que sur nos bords fleuris

Nous sommes teste à teste avecque nos Doris,

Qu'au recit de nos feux leur tendresse redouble,

Et qu'une confuse langueur

Marque le trouble de leur cœur,

Alors nous peschons en eau trouble,

Et c'est là l'heure du Pescheur.

Si les Bergers seuls avoient l'avantage de trouver toûjours l'heure qu'on souhaite aussi-tost qu'on commence d'aimer, on quitteroit souvent des Palais pour venir habiter leurs Cabanes; & la plupart de ceux que la Fortune semble avoir mis au dessus des souhaits, se croiroient malheureux, & porteroient envie à leur bonheur. Il n'est rien qu'un Amant bien passionné ne fit pour toucher l'objet dont il est charmé. Rien ne tient dans un cœur plus fortement que l'Amour, & le Madrigal qui suit fait voir qu'il se trouve des Amans qui ne veulent pas guérir de leurs blessures.

A 3;

MA-

MADRIGAL.

Belle Iris, je n'aime que vous ;
 Quand je ne vous voy pas, rien ne me semble
 doux ;
 Vous adorer toujours est toute mon envie :
 Glorieux de mon mal, je n'en veux pas guérir ;
 Pour vous seule j'aim la vie ,
 Pourquoy me faites vous mourir ?

Voicy un autre Madrigal que nous
 devons encor à l'Amour.

MADRIGAL.

LE Respect & l'Amour pleins de glace & de
 flame ,
 Se font la guerre dans mon ame ,
 Et ne se veulent point ceder :
 Mais, ô Beauté charmante & rare ,
 Si je ne puis les accorder ,
 Permettez que je les separe :

Un Amour sans respect fait toujours de grandes entreprises ; c'est un
 j'Enfant perdu qui va bien vifte, &
 qu'il est bien difficile d'arrester. Il
 pousse les affaires plus loin qu'on ne
 croit

croit dès qu'on luy a laissé faire le premier pas ; & qui veut empescher ses progrès, ne luy doit d'abord rien pardonner. Je sçay, Madame, que c'est vostre sentiment , & que vous estes ennemie declarée de ces Amans sans respect dont la trop grande hardiesse declare toûjours la guerre à la pudeur.

Je vous ay promis une Lettre en Chançons, elles sont toûjours fort à la mode, mais on en trouve rarement de bonnes. Des raisons particulières m'empeschent de vous envoyer entiere celle dont je pretendois vous faire part. En voicy quelques Couplets dont vous devez estre satisfaite.

Bourée sur l'Air de *A ta santé.*

Depuis huit jours
Tous les Amours

Reviennent habiter le Chasteau de Versailles :

Sçavez-vous bien pourquoy ?

C'est qu'ils suivent le Roy.

Sur l'Air de *Le beau Berger Tircis.*

Après avoir soumis

Trois des plus fortes Villes,

A 4

Ren-

*Rendu de nos Ennemis
Tous les projets inutiles ,
Des plaisirs plus tranquilles
Peuvent estre permis.*

Sur l'Air des Importuns.

*Grace à Loüis, nous vous baisons les mains ,
Conquerans Grecs , & Conquerans Romains,
Cherchez ailleurs qui celebre vos Faits ;
Dans un Printemps
Il fait plus qu'en dix ans
Vous ne fistes jamais.*

**Les Couplets que vous allez voir
sont de la même Lettre , mais ils ne
suivent pas ces premiers.**

*Sur le Chant de Vous avez belle B ****

*Si l'on osoit aux Epoux ,
Ecrire d'un stile doux ,
Je pousserois des Helas :
Mais , ô cheres Précieuses ,
Le bon air ne le veut pas.*

Sur l'Air de Je ne veux pas vous connoître.

*Quolque tendre qu'on puisse estre ,
Dés lors que le Sacrement
A décidé d'un Peut-estre ,
Comme par enchantement
On voit bientôt disparoître
Et la Maistresse & l'Amant,*

Sur l'Air de *Buvons à nous quatre.*

*L'Amour en ménage
Trouve peu d'appas,
On ne le mitonne pas,
Et de l'Esclavage
Il est bientôt las.*

Puis que les Chançons ont tant de charmes pour vos belles Provinciales, je croy ne devoir pas quitter cette matiere sans vous faire encor part de deux qui sont tombées entre mes mains. L'Air de la premiere est de Mr. Boisset; les Paroles furent faites sur le bruit qui courut que Monsieur retourneroit à l'Armée peu de temps apres que ce Prince fut arrivé à Paris, & c'est sur ce sujet que l'Autheur feint que Madame s'adresse à ce Prince pour luy dire ce qui suit.

CH A N S O N.

*Vous que j'ay veu brûler d'une flamme si belle,
Et qui m'avez juré de me garder la foy,
Ah que c'est estre peu fidelle,
Qu'aimer plus la Gloire que moy?
Si vostre prompt retour ne finit ma souffrance,*

La Parque va bientost me ranger sous sa Loy :

Ah que c'est avoir d'inconstance ,

D'aimer plus la Gloire que moy !

Les deux Couplets qui suivent son pour Madame la Mareſchale de Lorraine. L'Air en a esté fait par Mr. Dambrouÿs.

CHANSON.

VOs charmes, belle Iris, font aisément connaître

Que l'Amour est toujours le maître ;

Et que tous les Guerriers qu'on redoute le plus ,

Sont ceux qu'il a plutôt vaincus.

Vostre Illustre Héros, que plus d'une Victoire

A rendu tout brillant de gloire ,

Soumis à vos appas , adore dans vos yeux

Amour le plus puissant des Dieux..

Après vous avoir divertie par des Vers dont le sens n'est pas difficile à comprendre, il faut que je vous en envoie qui ne vous donneront pas moins de plaisir, & qui embarrasseront agréablement vostre esprit. C'est l'effet qu'ils doivent produire; & celui

luy qui les a faits n'auroit pas atteint le but qu'il s'est proposé, s'il ne vous faisoit resver quelque temps. Peut-estre prendrez-vous tout cela pour un Enigme ; vous aurez raison , & la voicy.

*J'Esuis en Liberté , sans sortir de Prison ;
Je suis au Desespoir , sans quitter l'Espérance ;*

*Quoy que dans le Péril , je suis en Assurance ;
Je paroïs en l'Armée ; & suis en Garnison ;
J'ay part sans lâcheté ; mesme à la Trahison ;
Je sors à la Richesse autant qu'à la Souffrance ;
Je préside à la Rime , ainsi qu'à la Raison ,
Et dernière en-Faveur ; je suis seconde en-Fraude.*

*Comme il n'est rien de grand , ny de rare sans
Moy ,*

*Je suis & dans la Cour , & dans l'Esprit du
Roy ;*

*C'est avec Moy qu'il rit , qu'il s'entretient , qu'il
s'ouvre ,*

*J'assiste à son Coucher , i'assiste à son Réveil ,
Il me souffre à Versailles , à Saint-Germain , au
Louvre ,*

Mais me laisse à la Porte en entrant au Conseil.

*Je suis première en Rang , & dernière à la
Cour ,*

*J'en vauz deux au Triètrac , & suis bonne à la
Prime ,*

*Je suis tres innocente , & toujourns dans le Cri-
me.*

*J'accompagne l'Amour , & termine le Jour ,
Je sers à la Peinture , à la Prose , à la Rime ,
Je cours avec le Cerf , & vole avec l'Autour.*

On me voit en Crédit , sans me voir en Estime ;

Toujourns , sans passion , on me voit en Amour ;

Au milieu de Paris , je me trouve enfermée ,

*Sans quitter un moment , ny le Roy , ny l'Ar-
mée ;*

En Robe je préside , & j'entre au Parlement ,

J'ay dans tous les Arrests une double Seance ?

*Je suis toujourns présente à la moindre Ordon-
nance ,*

Et ne me suis jamais trouvée en Jugement.

Je ne sçay , Madame , si en lisant ces Vers vous en aurez développé le mystère ; les Enigmes sont ordinairement sur un mot comme *Montre* , *Epée* , *Miroir* , ou quelque autre ; & celle-cy n'a pas mesme pour but de parler d'une syllabe , puis qu'elle ne renferme que ce que l'on peut dire de la Lettre R. Jamais Ouvrage n'a tant donné de peine , ou n'a du moins dû en tant donner ; c'est sans contredit
le

le plus beau que nous ayons de tous ceux qui mettent l'esprit à la gésne, & qu'on ne peut faire qu'avec une application extraordinaire, quelque facilité qu'on ait à écrire. Il est de vingt-huit Vers, & la Lettre R s'y rencontre presque par tout, de maniere que chaque mot où elle entre paroît une Enigme particuliere à ceux qui ne sçavent pas qu'elle fait le principal sujet de la Piece: c'est toujours elle qu'on fait parler. Voicy ce qu'elle dit dans le premier Vers de ceux que vous venez de lire.

Je suis en liberté sans sortir de prison.
On ne peut l'accuser de dire faux, lors qu'elle assure qu'elle est en liberté, puis qu'elle entre dans ce mot; & quand elle dit qu'elle ne sort point de prison, elle parle encor aussi juste, les Lettres qui composent le mot de prison, ne formant sans elle que celui de prison, de maniere qu'elle peut dire,

Qu'elle est en liberté sans sortir de prison.

On

On voit dans les vingt-sept Vers qui restent, des contrarietez semblables. Elles paroissent si justes lors qu'on relit l'Enigme une seconde fois, apres en avoir appris le sujet, que j'ay de la peine à concevoir comment il s'est trouvé une Personne qui ait voulu s'appliquer assez fortement, & assez longtemps, pour faire un Ouvrage si rempli de difficultez.

Voicy d'autres Pieces qui doivent moins à l'Esprit. Il y seroit regardé comme un défaut s'il y paroissoit trop; & le Cœur doit avoir la meilleure part aux Ouvrages dont l'Amour inspire le dessein.

CONTRAÎNTE. d'un Cœur amoureux.

QU'un cœur souffre par la contrainte!
*Ah qu'il est digne de pitié;
 S'il commence la moindre plainte,
 Il en dit trop de la moitié;
 Il faut que toujours en luy mesme
 Il étouffe mille soupirs.*

S'il

*Si l'on veut former quelques desirs ,
 Il craint d'alarmer ce qu'il aime .
 Hélas ! que faire en ce moment ?
 Tout n'est pour luy qu'un dur martire :
 Qu'un cœur souffre quand il soupire ,
 Et qu'il aime trop tendrement !*

Rien ne peut mieux suivre ces
 Vers que le Rondeau que je vous en-
 voye , puis qu'il exprime encor
 l'embarras d'un Cœur amoureux.

RONDEAU.

Taisez-vous , tendres mouvemens ,
 Laissez-moy pour quelques momens ,
 Tout mon cœur ne sçauroit suffire
 Aux transports que l'Amour m'inspire
 Pour le plus parfait des Amans .
 A quoy servent ces sentimens ?
 Dans leurs plus doux emportemens ,
 La Raison vient toujours me dire ,
 Taisez-vous .

La Cruelle depuis deux ans ...
 Mais hélas ! quels redoublemens
 Souffre mon amoureux martire ?
 Mon Berger paroist, il soupire ,
 Le voicy. Vains raisonnemens ,
 Taisez-vous .

L'Amour fournissoit autrefois presque toute la matiere des Vers qui se faisoient , mais depuis quelques années les grandes Conquestes du Roy ont pris sa place , & la plupart de ceux qui en ont écrit , ont cru qu'ils devoient se servir de ce langage pour parler plus dignement d'un si beau Sujet. Ne vous étonnez pas apres cela si vous avez trouvé dans toutes mes Lettres des Vers à la gloire de ce Monarque. Je vous envoie encor un Sonnet sur les belles Actions de ce Prince.

A U R O Y , SONNET.

L Es Siecles à venir ne pourront jamais croier,
De nostre Roy vainqueur, les Exploits mer-
veilleux ;
Des Héros de la Fable , ils croiront voir l'Histoire ,
Dans les Faits de L O ù I S pareils à ceux des Dieux.
Lors qu'à tant d'Ennemis , de Victoire en Victoi-
re ,

Il marche en Conquérant, les défait en tous lieux ;

Quand sur Terre & sur Mer, il acquiert tant de gloire ,

Ne triomphe-t-il pas des Titans orgueilleux ?

Vn lustre de sa Vie a dompté dix Provinces ,

Forcé mille Remparts , aux yeux de tous les Princes ,

Armez pour secourir le Batave expirant.

Leurs efforts impuissans, avec cent mille Testes,

N'ont pû sauver Cambray des mains d'un Roy si grand ;

Rien ne peut que la Paix arrester ses Conquestes.

Les Poètes qui ont de tout temps esté de grands menteurs , ne disent plus que des veritez , lors qu'ils parlent des surprenantes Conquestes du Roy : mais comme ils ne pourroient rien inventer qui eut plus de ce merveilleux qui approche de la Fable , les Siecles à venir pourroient bien prendre pour des fictions tout ce qu'ils disent aujourd'huy de plus veritable. Ce n'est pas leur faute ; pourquoy le Roy fait il de si grandes choses que la Posterité aura de la peine à les croire ? Pendant que les beaux Esprits travail-

vaillent pour laisser après eux dequoy
la convaincre des étonnantes merveil-
les que nous voyons tous les jours ,
vous voulez bien que nous changions
de matiere , & que je vous envoie un
Sonnet qui n'est ny sûr la Galanterie,
ny sut le bonheur de la France , & au-
quel l'Amour n'a point de part.

LE SOLITAIRE.

SONNET.

*S'Eleve qui voudra , par force, ou par adres-
se ,
Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la
Cour ,
Je prétens , sans quitter mon aimable séjour ; -
Loin du Peuple & du bruit, rechercher la Sages-
se ,
Là sans crainte des Grands , sans faste & sans
tristesse ,
Mes yeux après la nuit verront naistre le jour.
Je verray les Saisons se suivre tour à tour ,
Et dans un doux repos j'attendray la Vieillesse :
Ainsi lors que la Mort viendra rompre le cours
Des bien heureux momens qui composent mes
jours ,
Je mourray chargé d'ans, inconnu, solitaire.*

Qu'un

*Qu'un Homme est malheureux à l'heure du tré-
pas,*

*Lors qu'ayant négligé le seul bien nécessaire,
Il meurt connu de tous, & ne se connoist pas !*

Ces choses sont belles à dire, mais l'exécution en est difficile, & la plupart de ceux qui font ces sortes d'Ouvrages, songent bien moins à quitter le monde, qu'à faire paroître leur esprit. Beaucoup de Gens parlent avantageusement de la Solitude, & en dépeignent la tranquillité, & cependant on voit peu de Solitaires. Quoy que le nombre en soit petit, j'en ay découvert un depuis quelques jours, dont l'Histoire merite bien de vous estre racontée. Il est Fils unique & seul Heritier d'un Homme qui peut passer pour grand Seigneur dans sa Province. Il le fit étudier avec beaucoup de soin & de dépense, luy fit faire ses Exercices à Paris, & le rappella auprès de luy dès qu'ils furent achevés, de crainte qu'il ne prist le party de l'Epée, & que le desir de la gloire

gloire qui excite presque tous les jeunes Gens, ne l'engageât à suivre l'exemple de la plupart de ses Camarades qu'il voyoit aller à l'Armée, en sortant de l'Academie. Ce Fils dont l'humeur estoit douce, qui n'aimoit que le repos, & qui se faisoit une joye extrême d'obeir à son Pere, se rendit aupres de luy dans le temps marqué, & voulut répondre par sa diligence à l'empressement que ce bon Homme avoit de le revoir. Dès qu'il fut de retour, il luy proposa une Charge de Conseiller dans le Parlement de *** pour l'attacher plus fortement aupres de luy. Cet offre fut accepté avec joye, & la Charge ayant esté achetée, il y fut reçu avec applaudissement; il l'a exercée pendant dix ans avec une integrité dont nous avons peu veu d'exemples. Il ne faut pas s'en étonner, il estoit indifférent, & la Province n'avoit point de Beutez capables de le toucher. Ce n'est pas qu'il eust de mépris pour aucune, & que son indifférence aprochât de celle de

beaucoup de jeunes Gens qui ont si
 bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils
 croient la plupart des Femmes indig-
 nes de leurs soins. Nostre Solitaire
 n'avoit point ce défaut, & s'il a-
 voit de l'indifférence, la cause n'en
 devoit estre attribuée qu'à son tem-
 perament. Sa froideur pour le Sexe
 estoit accompagnée d'une civilité qui
 gaignoit tous les cœurs, & jamais In-
 sensible ne l'a si peu paru. Si quel-
 ques Belles qui ne le haïssoient pas,
 & qui auroient volontiers fait la moi-
 tié des avances, cachotent le chagrin
 qu'elles avoient de luy voir un cœur
 si peu capable d'aimer, son Pere fai-
 soit sans cesse paroistre le sien. Il le
 pressoit tous les jours de se marier, &
 luy témoignoit avec une ardeur in-
 concevable le desir qu'il avoit de voir
 des Successeurs qui pussent empe-
 scher son Nom de mourir. Ces dis-
 cours fatiguoient nostre Solitaire, il
 ne songeoit qu'à ses Livres, il n'ai-
 moit que son Cabinet, il y passoit
 des

des jours entiers, & ne voyoit les Dames que lors qu'il ne pouvoit civilement s'en défendre, & que le hazard les faisoit trouver dans des lieux où il ne les cherchoit pas : de maniere qu'on peut dire qu'au milieu d'une des plus Galantes Villes de France, & dans un Parlement celebre, il vivoit comme s'il eust esté dans une Solitude. Le calme d'esprit & les douceurs qu'il trouvoit dans cette vie tranquille, furent meflées de quelques chagrins. Les empressemens que son Pere avoit de le marier, luy firent de la peine : il voulut tâcher à se vaincre pour luy obeïr, il combatit les desirs qu'il avoit de conserver sa liberté, il se dit des raisons pour se faire vouloir ce qu'il appréhendoit le plus, mais ce fut toujours inutilement ; de sorte que se voyant dans la nécessité d'entendre tous les jours les plaintes de son Pere, ou de prendre une Femme, il résolut de vendre sa Charge de Conseiller, & de se retirer dans une Maison de

Cam-